

L'Artiste : journal de la littérature et des beaux-arts

I . L'Artiste : journal de la littérature et des beaux-arts. 1848.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Z 2284
Z 501.

M^{que} 12^e et 13^e planches

L'ARTISTE

REVUE DE PARIS



V^e SÉRIE. TOME I.

RÉDACTEUR EN CHEF : ARSÈNE HOUSSAYE.



2321

~~4670~~

PARIS

FERDINAND SARTORIUS, ÉDITEUR

QUAI MALAQUAIS, 17

M. DCCCXLVIII

LÉNORE.

BALLADE DE BÜRGER.

Lénore au point du jour se lève,
L'œil en pleurs, le cœur oppressé ;
Elle a vu passer dans un rêve,
Pâle et mourant, son fiancé !
Wilhem était parti naguère
Pour Prague, où le roi Frédéric
Soutenait une rude guerre,
Si l'on en croit le bruit public.

Enfin, ce prince et la czarine,
Las de batailler sans succès,
Ont calmé leur humeur chagrine
Et depuis peu conclu la paix ;
Et cling ! et clang ! les deux armées,
Au bruit des instruments guerriers,
Mais joyeuses et désarmées,
Rentrent gaîment dans leurs foyers.

Ah ! partout, partout quelle joie !
Jeunes et vieux, filles, garçons,
La foule court et se déploie
Sur les chemins et sur les ponts.
Quel moment d'espoir pour l'amante,
Et pour l'épouse quel beau jour !
Seule, hélas ! Lénore tremblante
Attend le baiser du retour.

Elle s'informe, crie, appelle,
Parcourt en vain les rangs pressés.
De son amant point de nouvelle...
Et tous les soldats sont passés !
Mais sur la route solitaire,
Lénore en proie au désespoir
Tombe échevelée... et sa mère
L'y retrouva quand vint le soir.

— Ah ! le Seigneur nous fasse grâce !
Qu'as-tu ? qu'as-tu, ma pauvre enfant ?...
Elle la relève, l'embrasse,
Contre son cœur la réchauffant ;
— *Que le monde et que tout périsse,*
Ma mère ! Il est mort ! Il est mort !
Il n'est plus au ciel de justice...
Mais je veux partager son sort !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle démençe !
Enfant, rétracte un tel souhait ;
Du ciel implore la clémence,
Le bon Dieu fait bien ce qu'il fait.
— Vain espoir ! ma mère ! ma mère !
Dieu n'entend rien, le ciel est loin...
A quoi servira ma prière,
Si Wilhelm n'en a plus besoin ?

— Qui connaît le père, d'avance
Sait qu'il aidera son enfant :
Va, Dieu guérira ta souffrance
Avec le très-saint sacrement !
— Ma mère ! pour calmer ma peine,
Nul remède n'est assez fort,
Nul sacrement, j'en suis certaine,
Ne peut rendre à la vie un mort !

— Ces mots à ma fille chérie
Par la douleur sont arrachés...
Mon Dieu, ne va pas, je t'en prie,
Les lui compter pour des péchés !
Enfant, ta peine est passagère,
Mais songe au bonheur éternel ;
Tu perds un fiancé sur terre,
Il te reste un époux au ciel.

— Qu'est-ce que le bonheur céleste,
Ma mère ? qu'est-ce que l'enfer ?
Avec lui le bonheur céleste,
Et sans lui, sans Wilhelm, l'enfer ;
Que ton éclat s'évanouisse,
Flambeau de ma vie, éteins-toi !
Le jour me serait un supplice,
Puisqu'il n'est plus d'espoir pour moi ! —

Ainsi, dans son cœur, dans son âme
Se ruait un chagrin mortel :
Longtemps encore elle se pâme,
Se tord les mains, maudit le ciel,
Jusqu'à l'heure où de sombres voiles
Le soleil obscurcit ses feux,
A l'heure où les blanches étoiles
Glissent en paix sur l'arc des cieux.

Tout à coup, trap ! trap ! trap ! Lénore
Reconnaît le pas d'un coursier ;
Bientôt une armure sonore
En grinçant monte l'escalier...
Et puis, écoutez ! la sonnette,
Klingling ! tinte doucement...
Par la porte de la chambrette
Ces mots pénètrent sourdement :

— Holà ! holà ! c'est moi, Lénore !
Veilles-tu, petite, ou dors-tu ?
Me gardes-tu ton cœur encore,
Es-tu joyeuse ou pleures-tu ?
— Ah ! Wilhelm, Wilhelm, à cette heure !
Ton retard m'a fait bien du mal,
Je t'attends, je veille, et je pleure...
Mais d'où viens-tu sur ton cheval ?

— Je viens du fond de la Bohême,
Je n'en suis parti qu'à minuit,
Et je veux si Lénore m'aime
Qu'elle m'y suive cette nuit.
— Entre ici d'abord, ma chère âme,
J'entends le vent siffler dehors,
Dans mes bras, sur mon sein de flamme,
Viens que je réchauffe ton corps.

— Laisse le vent siffler, ma chère,
Qu'importe à moi le mauvais temps,
Mon cheval noir gratte la terre,
Je ne puis rester plus longtemps :
Allons ! chausse tes pieds agiles,
Saute en croupe sur mon cheval,
Nous avons à faire cent milles
Pour gagner le lit nuptial.

— Quoi ! cent milles à faire encore
Avant la fin de cette nuit ?
Wilhelm, la cloche vibre encore
Du douzième coup de minuit...
— Vois la lune briller, petite,
La lune éclairera nos pas ;
Nous et les morts, nous allons vite,
Et bientôt nous serons là-bas.

— Mais où sont et comment sont faites
Ta demeure et ta couche ? — Loin :
Le lit est fait de deux planchettes
Et de six planches..., dans un coin
Étroit, silencieux, humide.
— Y tiendrons-nous bien ? — Oui, tous deux ;
Mais viens, que le cheval rapide
Nous emporte au festin joyeux !

Lénore se chausse et prend place
Sur la croupe du noir coursier,
De ses mains de lis elle embrasse
Le corps svelte du cavalier...
Hop ! hop ! hop ! ainsi dans la plaine
Toujours le galop redoublait ;
Les amants respiraient à peine,
Et sous eux le chemin brûlait.

Comme ils voyaient, devant, derrière.
A droite, à gauche, s'envoler
Steppes, forêts, champs de bruyère,
Et les cailloux étinceler !
— Hourrah ! hourrah ! La lune est claire,
Les morts vont vite par le frais,
En as-tu peur, des morts, ma chère ?
— Non !... Mais laisse les morts en paix !

— Pourquoi ce bruit, ces chants, ces plaintes,
Ces prêtres?... — C'est le chant des morts,
Le convoi, les prières saintes ;
Et nous portons en terre un corps. —
Tout se rapproche : enfin la bière
Se montre à l'éclat des flambeaux....
Et les prêtres chantaient derrière
Avec une voix de corbeaux.

— Votre tâche n'est pas pressée,
Vous finirez demain matin ;
Moi j'emmène ma fiancée,
Et je vous invite au festin :
Viens, chantre, que du mariage
L'hymne joyeux nous soit chanté ;
Prêtre, il faut au bout du voyage
Nous unir pour l'éternité ! —

Ils obéissent en silence
Au mystérieux cavalier :
— Hourrah ! — Tout le convoi s'élançe,
Sur les pas ardents du coursier...
Hop ! hop ! hop ! ainsi dans la plaine
Toujours le galop redoublait ;
Les amants respiraient à peine,
Et sous eux le chemin brûlait.

O comme champs, forêts, herbages,
Devant et derrière filaient !
O comme villes et villages
A droite, à gauche s'envolaient ! —
Hourrah ! hourrah ! Les morts vont vite,
La lune brille sur leurs pas...
En as-tu peur, des morts, petite ?
— Ah ! Wilhelm, ne m'en parle pas !

— Tiens, tiens ! aperçois-tu la roue ?
Comme on y court de tous côtés !
Sur l'échafaud on danse, on joue,
Vois-tu ces spectres argentés ? —
Ici, compagnons, je vous prie,
Suivez les pas de mon cheval ;
Bientôt, bientôt je me marie,
Et vous danserez à mon bal. —

Housch ! housch ! housch ! les spectres en foule
A ces mots se sont rapprochés
Avec le bruit du vent qui roule
Dans les feuillages desséchés :
Hop ! hop ! hop ! ainsi dans la plaine
Toujours le galop redoublait ;
Les amants respiraient à peine,
Et sous eux le chemin brûlait.

— Mon cheval ! Mon noir !... le coq chante,
Mon noir ! Nous arrivons enfin,
Et déjà ma poitrine ardente
Hume le vent frais du matin...
Au but ! au but ! Mon cœur palpite,
Le lit nuptial est ici ;
Au but ! au but ! Les morts vont vite,
Les morts vont vite. Nous voici ! —

Une grille en fer les arrête :
 Le cavalier frappe trois coups
 Avec sa légère baguette. —
 Les serrures et les verrous
 Craquent... Les deux battants gémissent,
 Se retirent. — Ils sont entrés ;
 Des tombeaux autour d'eux surgissent
 Par la lune blanche éclairés.

Le cavalier près d'une tombe
 S'arrête en ce lieu désolé : —
 Pièce à pièce son manteau tombe
 Comme de l'amadou brûlé...
 Hou! hou!... Voici sa chair encore
 Qui s'envole, avec ses cheveux,
 Et de tout ce qu'aimait Lénore
 Ne laisse qu'un squelette affreux.

Le cheval disparaît en cendre
 Avec de longs hennissements...,
 Du ciel en feu semblent descendre
 Des hurlements! des hurlements!
 Lénore entend des cris de plainte
 Percer la terre sous ses pas...,
 Et son cœur, glacé par la crainte,
 Flotte de la vie au trépas.

C'est le bal des morts qui commence,
 La lune brille... les voici!
 Ils se forment en ronde immense,
 Puis ils dansent, chantant ceci :
 — Dans sa douleur la plus profonde,
Malheur à qui blasphémera!... —
 Ce corps vient de mourir au monde...
 Dieu sait où l'âme s'en ira!

GÉRARD DE NERVAL.



Le Rêve.



L'Absence.



L'imprécation



L'Apparition.

Histoire de Lénore.



Le Voyage.



Les morts vont vite.



L'hyménée



Le tombeau de Lénore.

Histoire de Lénore